

M. BANNIARD

Professeur à l'Université
de Toulouse-II

Lecture du 17/9/94 -ESF - Mérida

**Conflits et compromis langagiers en Occident latin : de la
crise culturelle à l'invention linguistique (IIIe-Xe
siècle).**

- 1 - Histoire culturelle et histoire langagière.
- 2 - Conflits et compromis (IIIe-VIIe siècle).
- 3 - Crises et inventions (VIIIe-Xe s.).
- 4 - Interférences culturelles et langagières.

1 - HISTOIRE CULTURELLE ET HISTOIRE LANGAGIÈRE

a) Les transformations du monde romain en Occident ont abouti, entre autres nombreux changements qui n'excluent pas la continuité, à métamorphoser une communauté latinophone en une pluralité romanophone. Ce processus concerne l'ensemble des pays de l'Occident romain : devenus latinophones au plus tard sous le Haut Empire, ils sont devenus romanophones au plus tard à l'époque carolingienne. Autrement dit, en moins d'un millénaire se sont succédées deux révolutions culturelles et langagières. A la première, engagée avec la conquête du bassin occidental de la Méditerranée, a correspondu l'acquisition, d'abord comme langue seconde, puis comme langue maternelle, du latin, langue des vainqueurs. A la seconde, engagée avec le démembrement de l'Empire, a correspondu la disparition du latin comme langue commune et son remplacement par des langues régionalisées. Ce remplacement s'est accompli au prix d'un déboîtement au moins double : typologique, car les traits principaux qui permettent de décrire la langue latine ont été largement remplacés par des traits neufs, suffisamment nombreux, pour que l'identité de la langue ait changé à travers le temps ; géographique, car, outre cette évolution commune, il s'est produit des évolutions régionales, d'où ont émergé des entités langagières distinctes les unes des autres à travers l'espace. C'est de ce second aspect, le remplacement, que je désirerais traiter aujourd'hui, à la lumière des travaux menés

depuis une trentaine d'années.

b) Le problème du passage du latin aux langues romanes relève à la fois de l'histoire au sens propre, de l'histoire culturelle et de l'histoire langagière. Il est, en effet, étroitement lié à la représentation que les chercheurs se donnent de la période considérée, mais aussi aux modèles culturels et linguistiques (implicites ou explicites) qui président à leur description des faits invoqués. Je laisserai naturellement de côté ici le travail de renouvellement considérable qui, en histoire pure, si j'ose dire, conduit lentement mais sûrement à la reconsidération des III^e-VI^e siècles. L'histoire culturelle notamment ne s'écrit plus de la même manière depuis qu'a émergé et a été accepté le concept d'**Antiquité Tardive**, qui est venu remplacer fort heureusement le concept de **Temps de la décadence**, voire d'**Age barbare**, et j'en passe... Du coup, le premier Moyen-Age, lui-même, bénéficie de relectures plus positives : mérovingiens et carolingiens prennent une place sans doute plus juste dans le champ historique. A l'aune de ce recalage cognitif, l'histoire de la culture des siècles de transition fait l'objet d'interprétations rajeunies, souvent plus constructives que par le passé : la littérature latine chrétienne avec ses grands - et ses petits - auteurs a cessé d'être jaugée avec pour unique mesure les (supposés) canons de la perfection classique.

C) Dans le domaine proprement langagier, le changement de point de vue, amorcé depuis plus d'un quart de siècle, s'impose avec une rapidité variable en fonction des spécialistes qui y travaillent. Les questions, diverses et difficiles, peuvent se concentrer en la formule suivante : quand le latin a-t-il cessé d'être une langue vivante ? Sous cette interrogation en apparence un peu naïve se pressent des énigmes : dans quelle mesure le latin était-il devenu dès le Haut Empire la langue spontanée de tous les locuteurs ? Quel était le niveau de latinité dans la Romania du IVe siècle ? Comment rendre compte du bouleversement langagier que constitue l'apparition des langues romanes ? Fut-il précoce ? Général ? Différencié dès l'origine par régions ? On entre alors de plain pied dans le domaine apparemment neutre, mais en fait très controversé, de la linguistique diachronique. Je ne souhaite pas faire l'état de ces lieux philologiques ici : soulignons seulement l'extrême contradiction des théories, qui vont d'une dissolution de la latinophonie dès le IVe siècle (au moins) à la conviction d'une longue survivance jusqu'au IXe siècle (au plus), sinon au-delà.

d) Afin de contourner ce mur de l'incertitude un certain nombre de chercheurs, surtout européens (mais les précurseurs furent américains), ont entrepris de mettre au point des méthodes d'enquête diachronique qui ont consisté à interroger les contemporains sur leur propre sentiment langagier. Ces méthodes font appel aux procédures de l'histoire culturelle,

de l'histoire religieuse, de l'histoire littéraire, de manière classique, mais aussi aux acquis de la dialectologie, de la dialectologie sociale, et de l'ethnographie. De ce cocktail un peu explosif est sortie une nouvelle recette que j'appellerai la **sociolinguistique rétrospective**. Fondée principalement sur l'étude de la communication dans les siècles de transition, elle a abouti à un certain nombre de résultats que je pense opportun de proposer. Cela donnera lieu à la description de deux périodes principales, avant de tenter quelques propositions plus proprement langagières mises au service d'une théorie linguistique corrélée à ce modèle historique.

2 - CONFLITS ET COMPROMIS (IIIe-VIIe siècles)

a) L'histoire de la latinité a reposé sur une longue suite de conflits et de compromis langagiers. Ce caractère, vrai pour toute l'histoire de la latinité classique, s'accentue pour celle de la latinité tardive. Je rappellerai très brièvement ici que la littérature latine s'est bâtie sur le latin parlé classique, revu et corrigé par les créateurs littéraires : auteurs comiques, poètes lyriques, poètes épiques, historiens, orateurs... De Plaute à César, l'écriture latine a impliqué un travail intense sur la langue parlée, puis écrite, grâce auquel s'est élaborée une langue littéraire protéiforme, dont la caractéristique première est de participer à une norme langagière. Cette norme répond aux critères de romanitas (ou de latinitas), elle-même bâtie sur les trois exigences de l'urbanitas, de l'elegantia et de la proprietas. Elle implique de manière permanente une distanciation plus ou moins considérable avec la langue spontanée et ses variations multiples, autrement dit, elle repose sur la réélaboration grammaticale et stylistique du parler quotidien : à la fois identité et distance. La seule limite formelle qui soit imposée à la puissance créatrice des auteurs est le respect du decorum : cette adaptation au sujet, au genre, aux circonstances et au public a pour corollaire l'exigence de l'intelligibilité quand il s'agit de matières relevant d'une communication : histoire, philosophie, et surtout art oratoire. Naturellement cette

modulation langagière ne se fonde que sur une relation sociale restreinte : elle demeure largement libre des exigences d'une communication large.

b) Ce n'est plus le cas avec l'arrivée du christianisme : il n'est plus question de limiter de manière arbitraire l'extension du message chrétien. Un double mouvement provoque une révolution langagière dont les effets se font nettement sentir en Occident Latin à partir du IIIe siècle : d'une part, la langue écrite des premiers monuments chrétiens, fortement marquée parce que ces derniers sont le résultats de traductions, la plupart du temps du grec de la koiné, diverge considérablement de la tradition littéraire romaine ; d'autre part, les locuteurs/ auditeurs auxquels est destiné l'enseignement chrétien n'appartiennent pas à l'élite normée et disciplinée des latinophones. On connaît le long débat qui s'est engagé entre la culture et la langue romaines traditionnelles et la culture inouïe et la langue changée qu'apportait avec elle la religion nouvelle, ainsi que son résultat. La langue de l'Écriture, porteuse du renouvellement chrétien et de l'héritage juif a fini par conquérir une place d'honneur aux côtés de la langue de Virgile. D'un autre côté, l'usus élitaire qui bornait et modelait la langue de la communication a cédé devant les exigences neuves de l'instruction massive : le sermo piscatorius accède ainsi à la dignité au sein de la latinophonie ; il devient un outil

langagier accepté, adapté, remodelé aux IIIe et IVe siècles. C'est ainsi qu'à tous les niveaux de la culture et de la communication, l'irruption du christianisme et l'expansion des missions chrétiennes provoquent un bouleversement profond de la latinité. La communication orale contrôlée par les intellectuels, au lieu de se restreindre à une étroite "bande passante", se déploie désormais sur tous les niveaux de la langue. Cela signifie que s'engage un développement exponentiel des interférences entre toutes les formes de l'oralité latine. Le temps des compromis est arrivé. Naturellement, ceux-ci s'établissent par actions et par réactions : entre le latin des païens et le latin des chrétiens ; entre l'oralité soutenue et la parole relâchée ; entre les accents urbains et les accents ruraux ; entre les messages des litterati et les réactions des illitterati ; entre le passé s'efforçant d'être stable et le présent si mobile. C'est ainsi que naît la latinité tardive en général et le latin parlé tardif en particulier : parlé d'un bout à l'autre de l'Empire en Occident, il varie beaucoup, non seulement en diachronie et en synchronie (comme le dirait Jérôme), mais aussi en fonction des locuteurs, des situations d'énoncé, des interrelations sociales... Tel qu'il est, il permet une communication orale rapide et générale, tant verticale qu'horizontale entre tous les locuteurs latinophones (et ils sont très largement la majorité). La pénétration précoce et rapide du christianisme dans les provinces et surtout dans les campagnes parfait sans doute, mais surtout

révèle la profondeur et l'ampleur de la latinisation. La Romania existe : les prédicateurs l'ont rencontrée.

c) Cette structure communicante n'est pas unanimiste. La conversion de la culture antique aux valeurs chrétiennes, comme l'acceptation progressive d'une partie de l'éducation antique par les intellectuels chrétiens ne se sont pas produites sans déchirements parfois aigus. Ce n'est pas sans quelque douleur que les maîtres chrétiens de la latinité tardive ont accepté l'étirement "vertical" de leur oralité de manière à adapter leurs compétences actives de locuteurs cultivés aux compétences passives des auditeurs : cela supposait l'élaboration de codes communs qui reçurent la dénomination appropriée et significative de sermo humilis. Jérôme a réussi à admettre le sermo horridus des Écritures ; Augustin a insisté sur la nécessité de privilégier l'intelligibilité sur la grammaticalité. Les centaines de sermons qui ont été conservés de lui, souvent sous la forme originale d'une prise de note au vol par quelque tachygraphe, donnent accès à ce qu'a été cette latinité qui, bien qu'écrite, représentait la forme immédiate de la langue de communication parlée par le prédicateur à l'intention de ses fidèles. Entre la parole savante, héritée, grammaticalisée, stylisée, restreinte, et la parole innovante, restructurée, polymorphe, expansive, s'est instaurée une nébuleuse communicationnelle dont l'efficacité perdurerait au delà de l'Empire.

Cela signifie que les compromis langagiers qui ont été passés du IIIe au Ve siècle continuent de fonctionner. De fait, l'émergence de nouveaux genres littéraires comme les Vitae sanctorum permet de comprendre et de mesurer la réalité et l'efficacité de la communication latinophone après le Ve siècle. L'essor du culte des saints est associé au fleurissement des Vitae. Or, ces dernières ont une fonction communicative capitale. Modeste ou prestigieuse la Vie assume des rôles multiples : magnifier parfois certaines des figures de l'aristocratie "converties" ; lancer fréquemment des leçons nécessaires à la masse des baptisés ; donner à cette masse l'occasion de vérifier qu'elle a désormais à sa disposition un médiateur à la fois efficace, mais aussi proche d'elle, entre terre et ciel. C'est pourquoi, la lecture à haute voix de la Vie du saint local contribue puissamment à construire la connivence culturelle qui s'établit entre le modèle proposé et la foule auditrice. Aussi les rédacteurs de Vitae font-ils des efforts considérables pour écrire dans un style adapté au public majoritairement illettré qui est appelé à écouter ces récits. Ce style est nommé : sermo tenuis, sermo brevis, sermo rusticus sont des appellations souvent justifiées qu'il convient de traduire de manière un peu technique par "langage de la communication générale". Il constitue une sous-classe du vaste ensemble qu'est alors le latin tardif, sous-classe dont les caractères (les paramètres) complexes relèvent de descriptions littéraires, historiques et linguistiques.

d) Dans ce deuxième temps de la latinité tardive, le centre de gravité des conflits culturels et des compromis langagiers se déplace lentement. La société de l'antiquité tardive change ; les élites se renouvellent ; leur niveau culturel se modifie, parfois s'appauvrit. Il reste toujours aux VI^e et VII^e siècles des intellectuels tentés par la raideur hiératique des conservateurs (Avit de Vienne, Ennode de Pavie, Julien de Tolède en sont de bons exemples) ; mais dans la plupart des cas les pasteurs chrétiens, si tentés soient-ils de se replier sur les valeurs sûres de la tradition langagière impériale, font la part du feu et respectent les compromis nécessaires. En pleine renaissance wisigothique, le savant Isidore de Séville rappelle que l'orateur ou le rédacteur chrétien doivent observer une juste mesure dans son travail sur la langue : ni céder aux facilités de l'incorrection systématique, ni succomber à la fascination du beau style gratifiant pour lui, mais inaccessible à la majorité de ses destinataires. Grégoire le Grand parle dans ses Homélies sur l'Évangile un beau latin clair et mesuré, adapté aux fidèles de la Ville, tout en laissant glisser dans ses récits hagiographiques le phrasé du latin parlé quotidien dans l'Italie des années 600. Citerai-je enfin l'exemple souvent invoqué des déclarations de Grégoire de Tours ? Il privilégie lui aussi la parole moins apprêtée (loquentem rusticum) contre la parole trop recherchée (philosophantem rhetorem).

Changé sous l'Empire du IIIe au Ve siècle, le latin tardif se modifie de nouveau aux VIe, VIIe et VIIIe siècles. Dans tous les domaines où l'innovation sociale implique un renouvellement langagier, la langue écrite change peu à peu : les textes de loi sont souvent les plus fidèles témoins de la métamorphose (lois franques, lois gothiques, lois lombardes...). Tous les indices culturels et langagiers indiquent qu'une évolution profonde est en cours, suivant laquelle le latin sort de son propre diasystème.

3 - CRISES ET INVENTIONS (VIIIe-Xe siècles)

a) Contrairement à ce qui a parfois été soutenu, les compromis passés entre les détenteurs de la communication écrite et les destinataires de la communication orale ne furent pas que purement langagiers. La culture folklorique et la culture cléricale n'occupèrent pas des lieux si distincts que cela : tout au contraire la connivence entre l'auteur/émetteur des messages et les auditeurs/destinataires a été souvent profonde et cela a été récemment à juste titre souligné. Les Vies lues à haute voix ont servi de terrain d'expérimentation idéal à l'établissement d'un code cette fois non plus seulement langagier, mais aussi idéologique, sinon mental, partagé par une majorité de fidèles. Les récits de miracles sont devenus une magnifique matrice à thèmes popularisants : protéger une récolte de blé, écarter un orage, sauver une vendange, autant d'occasions de parler sinon exactement leur langage aux illettrés, du moins de mettre en scène leur propre quotidien. Les Vies mérovingiennes regorgent d'histoires familières prises sur le vif. Voici telle sainte occupée à allumer le four à pain : le texte décrit ses gestes avant d'expliquer comment le feu gagne accidentellement le petit bois sec ; un autre jour la même sainte est de corvée de lessive : la narration la décrit un seau à la main, un fagot de bois sous le bras, ennuyée par la mauvaise disposition de la crémaillère. Dans les deux cas, le miracle est d'une simplicité tout humaine : le sang-froid de

la sainte sauve le fournil dans le premier cas ; un coup de vent qui souffle dans la buanderie fait jaillir un bon feu pour la lessive dans l'autre cas. Tel prestigieux ermite accomplissant à cheval une tournée en Ponthieu se trouve soumis à une rude épreuve de rodéo parce que sa monture s'emballe au moment précis où il vient de prendre dans ses bras un bambin récemment baptisé : le récit souligne malicieusement le désarroi du héros malgré lui qui, secoué en tous sens, ne peut que hoqueter des "Seigneur... Seigneur". Naturellement le bambin échappe au malheureux cavalier et ne doit la vie sauve qu'à une taupinière dont la terre molle amortit sa chute (miracle, évidemment). Un rien d'ironie perce à l'égard du saint, car la Vie précise qu'il se déplaça par la suite, non plus comme un seigneur sur un cheval, mais comme le Seigneur sur un âne. Ainsi le récit de miracle introduit des situations concrètes vécues et poartagées par tous ; le prodige lui-même garde son ambiguïté (il est "naturel") ; les saints demeurent parmi les hommes : ils sont humains.

b) Le langage que parlent d'ailleurs ces saints est intelligible à leurs protégés, tout comme l'est celui que parlent les représentants de l'Eglise, ainsi que les moines et les marginaux de la chrétienté que sont encore les ermites. Certes, ce langage varie beaucoup : entre la déclaration intime d'un ermite donnant quelques avis à des égarés et l'homélie solennelle d'un Eloi prêchant à Noyon, existent des registres

langagiers différents. On supposera notamment que l'élite cléricale, à l'image d'Isidore, de Julien de Tolède, ou de Grégoire le Grand, a su préserver quelque chose d'une prononciation plus soignée, surtout en des circonstances particulières, que le commun des locuteurs. Le ton, l'accent, les choix grammaticaux, les préférences lexicales, le phrasé de l'énoncé révèlent encore de discrètes démarcations sociolinguistiques. Elles portent même l'amorce des clivages franchement langagiers qui menacent la communication verticale. En outre, d'une région à l'autre, la dialectalisation du latin parlé tardif s'est engagée. Prenant des couleurs de plus en plus contrastées en fonction des niveaux culturels des locuteurs, elle esquisse les contours d'un latin régionalisé. Cependant, le désir d'intercommunication tant verticale qu'horizontale continue, en ces siècles de changements rapides, à surmonter les obstacles que dresse l'évolution de la langue parlée. A l'entrée du VIII^e siècle, la latinophonie arrive à un seuil critique de son histoire, au moins en ce qui concerne les fonctions communicatives. En effet les locuteurs lettrés continuent de considérer qu'il n'y a pas de différence essentielle entre la langue écrite et la langue parlée, c'est-à-dire que la forme écrite traditionnelle, la graphie latine, demeure la forme écrite de tout énoncé oral. Inversement, tout texte, pour peu qu'il soit stylistiquement adapté, lu à haute voix, continue d'être accessible aux auditeurs illettrés. Mais cette

permanence, sans être tout-à-fait artificielle, laisse désormais place à des déchirures de plus en plus étendues.

c) Cela signifie qu'entre les producteurs d'énoncés et leurs destinataires, la communication est devenue fragile. Certes, toute compréhension entre individus de niveaux culturels et par là-même langagiers différents, rencontre des limites qui ne peuvent être surmontées que parce que les communicants ont décidé de réussir à se comprendre. Mais ce caractère, secondaire et relatif en situation de monolinguisme simple, s'aggrave vivement dans une phase où la société passe d'un monolinguisme complexe à la diglossie. Je reviendrai sur cet aspect proprement linguistique, mais il me faut indiquer tout de suite que la réception d'une lecture de Vita au VIII^e siècle en Gaule précarolingienne suppose une solide connivence langagière et culturelle entre celui qui délivre la lecture et ses destinataires. En effet, le code oral des illettrés ne se superpose alors que très imparfaitement au code, soit oral soutenu soit écrit, des lettrés. Cette fissure langagière ne peut être surmontée que si les auditeurs illettrés acceptent de faire l'effort de mobiliser leurs compétences langagières passives pour combler les trous d'information que provoque, dans la trame de l'énoncé lu, la discordance entre les deux registres langagiers. Or, cet effort n'est possible qu'au prix d'accommodements importants : le latin lu ne doit pas être trop hiératique ; l'accent et la diction du lecteur ne rejeteront

pas dans les limbes de l'inculture la prononciation quotidienne ; l'histoire lue doit préserver les traditions locales, en répétant des thèmes familiers et déjà connus, sinon colportés d'une génération de fidèles à l'autre. En somme, les auditeurs doivent se reconnaître un peu dans les récits et dans les commentaires qui leurs sont faits : Vie de saint, mais latin de pécheur.

Cette connivence est rompue dans la deuxième moitié du VIII^e siècle. L'ascension des Pippinides s'accompagne d'une puissante campagne de réforme, langagière, morale et idéologique. Voici donc que les Vies de saints et les homélies (au moins) sont peu à peu purifiées de leurs impuretés non seulement grammaticales, mais aussi idéologiques, et que les lectures à haute voix se rétractent en l'espace d'une génération sur une latinité beaucoup plus vieille, associée à des efforts de prononciation accrus : prêtres, évêques, abbés sont invités à reconquérir une pureté langagière décrétée perdue. Les auditeurs illettrés sont donc mis en présence d'énoncés qui frappent leur oreille non seulement parce qu'ils sont inattendus (leur mémoire ne recèle plus le stock d'informations nécessaire pour surmonter l'obstacle), mais surtout parce qu'ils rejettent leur propre latin d'illettrés hors des lumières de l'Eglise. Leur évêque, sinon leur curé, ne veut plus parler un langage qui, même de loin, rappelle le leur. Repoussés langagièrement, ils le sont aussi idéologiquement. Car les vieilles histoires sont réécrites de

telle manière que les saints s'éloignent d'eux (et que la main de Dieu soit omniprésente, cette fois d'une manière surnaturelle). Comme la liturgie de la messe éloigne le vulgus du chœur, la nouvelle mise en scène des saints efface les aspects familiers des vieux récits.

Dans ces conditions, je voudrais ici souligner un phénomène qui a peut-être été négligé : certes les lettrés écartent d'eux les illettrés, leur latin et leurs histoires. Mais ces derniers n'ont peut-être pas été de simples objets passifs de cette volte-face. Eux aussi avaient toutes les raisons au monde de rompre les ponts langagiers avec les responsables de cette nouvelle mode. L'ancienne parabole évangélique prit tout son sens : ils n'eurent plus d'oreilles pour entendre. Même si certaines parties de ces messages lancés à la mode nouvelle continuaient d'être partiellement intelligibles, comme le laisse entendre le canon 17 édicté à Tours par le concile de 813, la masse des locuteurs opposa son inertie vindicative aux efforts de la prédication carolingienne. Les intellectuels, du coup, se retrouvèrent à leur tour sans langue : le temps de la traduction était venu, ce dernier terme prenant alors toute sa vigueur. Il s'agissait, en effet de consacrer la distance désormais établie entre la langue commune et la langue de l'élite, puisque, de l'une à l'autre, il y avait une longue distance à couvrir (trans - ferre).

4 - INTERFERENCES CULTURELLES ET LANGAGIERES

a) Avec les corrections nécessaires, la description de ces événements en Gaule vaut pour l'Espagne mozarabe. Trop brièvement, je dirai ici que c'est un peu plus tard sans doute qu'eut lieu la débâcle de la communication latinophone, sans doute d'abord à Cordoue. Pour des raisons complexes, mais où le nationalisme langagier jouait un rôle éminent, les intellectuels mozarabes promurent au milieu du IXe une réforme du latin normalement usé pour la rédaction et la réécriture des Vitae. Selon toute vraisemblance, la langue du chant liturgique subit également une importante révision, toujours dans le sens d'un retour à la vieille latinité. Les mêmes causes produisirent probablement les mêmes effets : la communauté des locuteurs se détacha plus rapidement encore de cette latinité devenue obscure et hiératique. Le martyre langagier ne tenta guère plus les Cordouans que le martyre religieux. Le prestige de la langue écrite concurrente du latin, l'arabe, provoqua même peut-être une réaction accélérée de passage à l'alphabétisation en écriture, sinon en langue arabe. La langue parlée issue du latin, la novella lingua, comme la nomme l'abbé Samson ou la uernula lingua, comme elle semble désignée par Alvare, se replia ainsi pour au moins un siècle sur l'oralité pure.

Je me contenterai d'indiquer ici que le latin tardif parlé en Afrique dut connaître une phase analogue : mais dans son

cas, la diglossie latin parlé/ arabe littéral se termina par l'éradication de l'héritage roman, l'extinction des derniers locuteurs romanophones s'étant sans doute accomplie avant le XIIe siècle. Enfin, dans le cas de l'Italie, la réforme carolingienne eut peu d'influence. Ce fait, allié au caractère peu évolutif de la phonétique du latin tardif parlé en Italie, et peut-être conforté par le sens aigu des compromis de la péninsule, explique la longue durée d'une cohabitation protéiforme entre différents niveaux de langue, peut-être jusqu'au Xe siècle. Toutefois, l'apparition des premières gloses en italien au milieu de ce siècle signifie que le continuum langagier s'est alors délité et que la communication verticale est devenue au moins aussi perturbée à cette date qu'en Gaule 150 ans et en Espagne 100 ans plus tôt.

b) Conclure ainsi au terme d'enquêtes sociolinguistiques à une longue vie du latin comme langue de communication générale invite les chercheurs à des révisions parfois complexes des théories jusque là admises tant en histoire culturelle qu'en linguistique diachronique. Dans le premier domaine, il paraît indispensable de mieux poser le problème des rapports entre les catégories de cultures (orale/ écrite ; laïque/ cléricale...), les niveaux sociaux (puissants/ pauvres ; paysans/ guerriers ; ...) et les espaces mentaux variés (jeunes/ âgés ; hommes/ femmes ; latins/ germains ; éleveurs/ agriculteurs) : s'il paraît inapproprié de renoncer à ces distinctions commodes et

opératoires, il faut chercher des modèles de représentation qui ne séparent pas ces ensembles de manière étanche, ni surtout binaire, pour plutôt les représenter comme des systèmes ouverts interagissant les uns avec les autres. Cette nécessité est éclatante dans le cas précisément de ce qu'il convient d'appeler l'interaction culturelle entre l'action de la christianisation et la réaction des christianisés.

Le même mode de raisonnement induit un recalage méthodologique important en linguistique diachronique. Celle-ci a surmonté ses propres difficultés, non en trouvant des solutions aux problèmes, mais en les escamotant. En effet, alors que l'histoire longue de la communication donne à voir à un bout de la chaîne chronologique une communauté latinophone (III^e siècle) et à l'autre des sous-ensembles romanophones (VIII^e siècle), la linguistique diachronique a divisé son domaine en deux champs : l'un latin, réservé aux latinistes ; l'autre, roman, réservé aux romanistes. Chacun a ainsi pu élaborer ses propres théories sans tenir compte de la continuité humaine ni à travers l'espace en synchronie (tout le monde communiquait), ni à travers le temps en diachronie (les générations de locuteurs n'ont jamais cessé de se comprendre), avec pour résultat une représentation binaire du monde langagier. On a distingué commodément d'un côté un latin littéraire normé, figé, écrit et accessible à l'historien ; de l'autre un latin vulgaire désordonné, évolutif, purement oral et donc inaccessible à l'historien de la langue. Cette

bipartition a permis toutes les hardiesses en laissant les philologues romanistes libres de fabriquer par reconstitution arbitraire (quoique raisonnée) la langue source des langues romanes. Elle a aussi permis de décrire le changement langagier comme une sorte de catastrophe naturelle au cours de laquelle l'effondrement des élites culturelles (les temps, n'est-ce-pas, étaient "barbares") a provoqué la rétraction de la latinophonie comme une peau de chagrin au profit des dialectes populaires, jusque là contenus dans une vie obscure un peu larvaire. On ne saurait mieux qualifier ce type de linguistique diachronique que par le terme de pseudo-darwinisme, dont on devine à quel point il a induit les modèles mentaux des philologues, sinon des historiens du XIXe siècle.

Naturellement, ce modèle interprétatif est absolument incompatible avec la reconstitution diachronique de la communication latinophone, telle qu'elle est établie par la sociolinguistique rétrospective. Cette dernière a permis d'établir solidement que l'évolution langagière a répondu à trois critères : 1) Entre lettrés et illettrés il n'y a eu aucune barrière absolue, mais des sortes de maillages distinctifs d'épaisseur et d'étendue variables ; 2) Les rapports entre la langue parlée et la langue écrite ne furent pas si relâchés que l'une et l'autre aient cessé d'appartenir au même diasystème (que j'appellerai le latin parlé tardif - LPT) avant le VIIIe siècle ; 3) La langue écrite elle-même subit en fait une très profonde évolution du IIIe au VIIIe

siècle, dans une mesure variable selon les auteurs, selon les genres et selon les régions. Dans ces conditions, il convient de chercher des modèles diachroniques qui respectent mieux la réalité sociolinguistique.

c) J'irai à l'essentiel, tout en soulignant combien cette réorientation interprétative exige l'ouverture d'importants chantiers (mais beaucoup sont d'ores et déjà engagés). On partira de la notion de communauté linguistique comprise en ces termes : "Il serait faux de concevoir la communauté linguistique comme un ensemble de locuteurs employant les mêmes formes. On la décrit mieux comme étant un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue". A partir de ceci, on postulera que les évolutions langagières sont le résultat du travail sur sa propre langue qu'effectue la communauté intégrale des locuteurs. On admettra notamment que les tournures attestées en latin qui annoncent les tournures romanes, ne sont pas des fautes commises par une majorité inculte au détriment d'une minorité cultivée, mais des variantes marquées, forgées et choisies par n'importe quel locuteur, des tournures traditionnelles. Il y a beau temps que les grammairiens et les stylisticiens latinistes ont remarqué une étrange collusion entre certaines particularités de la langue poétique et ce qu'ils appellent les vulgarismes de la langue populaire. Ils attribuent ces phénomènes à une influence de la langue populaire sur la langue des poètes. Mais cette

assertion repose sur l'idée que la langue parlée par l'élite n'est pas susceptible, elle aussi, de variations dues au désir d'expressivité et à la pression des motivations psychologiques, qu'elles soient accidentelles, sociales ou institutionnelles : or, rien ne prouve qu'il s'agisse de concessions poétiques à des vulgarismes. Il est plus élégant scientifiquement et sans doute plus vrai anthropologiquement d'admettre que les phénomènes énonciatifs d'emphase sont partagés par la communauté des locuteurs. C'est ainsi que le renforcement ou le remplacement des cas nus par des tournures prépositionnelles, bien attesté chez les poètes classiques, sinon chez des prosateurs comme Salluste, correspond à un effet stylistique. En stade initial, le futur morphème roman n'est souvent ni plus ni moins qu'une variante emphatique, une variante marquée, non pas provoquée par une faute d'ignare, mais au contraire générée par le travail d'un créateur littéraire exprimant le génie de la langue. Ce ne sera qu'au stade final que ce qui était au départ une variante rare est devenue une forme usuelle qui chasse peu à peu la forme ancienne de l'usage parlé : entre ces deux stades, il a pu s'écouler un demi-millénaire, parfois plus.

Pendant celui-ci, la communauté des locuteurs a accompli un labeur de renouvellement langagier qui s'est traduit selon toute vraisemblance par des phénomènes de polymorphisme intense. Ce dernier point rend en particulier compte de la difficulté que rencontre l'historien de la langue à déterminer

quelles formes (et quels mots) sont mortes dans la langue parlée, alors qu'elles sont encore employées par écrit, et, inversement quelles formes avaient émergé dans la langue parlée sans avoir encore accès à l'écriture. De plus l'attestation écrite des nouvelles tournures ne signifie plus, dans ces conditions, que les anciennes étaient disparues depuis longtemps des mémoires. On aboutit ainsi, comme on le voit à une représentation positive et dynamique du changement langagier. Pour le résumer en une formule, il n'a pas suffi de mal parler latin pour inventer le protofrançais en Gaule.

d) Je voudrais conclure en insistant auprès de l'ESF pour que cette histoire langagière de l'Europe débouche sur une orientation, audacieuse peut-être, mais sûrement réaliste de la genèse des langues romanes. A mes yeux, mais c'est un point de vue que partagent désormais un certain nombre de linguistes diachroniciens et de sociolinguistes, le passage du latin aux langues romanes signifie certes que le latin cesse au VIII^e siècle d'être une langue vivante, mais, interprété et considéré ainsi, il implique que nos langues modernes ne sont pas une forme dégradée de la vieille langue de Rome, mais, au contraire, son accomplissement.

Toulouse 14 9 94

ELEMENTS DE REFERENCE

Atsma, Hartmut éd., 1989 : *La Neustrie, Actes du colloque de Rouen (1985)*, 2 vol., Sigmaringen.

Banniard, Michel, 1989 : *Genèse culturelle de l'Europe*, Paris, 1989 (trad. all., 1993 ; ital., 1994).

----, 1992 : "Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin", Paris.

---, 1993 : Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie, in *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, t. 88, p. 139-162.

----, 1994 : "Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle", in Actes du colloque Charles Martel et son temps (Francfort 1992), Beihefte der Francia, t. 37, p. 171-190.

Baratin, Marc, 1989 : *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris.

Beckmann, G.A., 1963 : *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, ZRPh Beihefte 106, Tübingen.

Bonfante, Giuliano, 1983 : "La lingua latina parlata nell'età imperiale", ANRW (Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt) 2

29/1, 413-452.

Bonnet, Max, 1890 : *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris.

Brown, Peter, 1978 : *The Making of Late Antiquity*, Berkeley.

Cortellazzo, Manlio, 1976 : *Avviamento critico allo studio della dialectologia italiana. Problemi e metodi*, Pise.

Delbouille, Maurice, 1966 : "Réflexions sur la genèse phonétique des parlers romans", *Cahiers F. de Saussure* 23, 17-31.

---, 1972 : "Tradition latine et naissance des littératures romanes, in *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters* 1, Heidelberg, 3-56 ; "La formation de la langue littéraire et les premiers textes", *ib.*, 560-622.

Hofmann, J.B., Szantyr, A., 1965 : *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich.

Hofmann, J.B., 1952 : *Lateinisches Umgangssprache*, Heidelberg.

Löfstedt, Einar, 1959 : *Late Latin*, Oslo.

Flobert, Pierre, 1975 : *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris.

Fontaine, Jacques, 1968 : Aspects et problèmes de la prose d'art latine au IIIe siècle, la genèse des styles latins chrétiens, Turin.

Fouché, Pierre, 1969 : Phonétique historique du français, t. 2, Les voyelles (2), Paris.

---, 1961 : Phonétique historique du français, t. 3, Les consonnes, Paris.

Foulet, Lucien, 1930 : Petite syntaxe de l'ancien français, Paris.

Gaeng, P.A., 1990 : "La flexion nominale à l'époque du latin tardif : essai de reconstruction", in Calboli, G., éd., Latin vulgaire, latin tardif 2, Tübingen, 111-128.

Gamillscheg, Ernst, 1957 : Historische französische Syntax, Tübingen.

Haudricourt, André, Juilland, Alphonse, 1949 (2, 1970) : Essai pour une histoire structurale du phonétisme français, La Haye.

Haudricourt, André, Hagège, Claude, 1978 : La phonologie panchronique, Paris.

Heinzelmann, Martin, 1990 : "Studia sanctorum. Education, Milieux d'instruction et valeurs éducatives dans l'hagiographie en Gaule jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne", in Mélanges P. Riché, Haut Moyen Age, Culture, Education et Société, Paris.

Herman, Jozseph, 1983 : "La langue latine dans la Gaule romaine", ANRW 2 29/1, 1045-1060.

---, 1990 : Du latin aux langues romanes, Etudes de linguistique historique réunies par S. Kiss, Tübingen.

Itkonen Esa, 1978 : "The Significance of Merovingian Latin to Linguistic Theory", Ling. Studies in Language Change 5 (Helsinki), 9-64.

Klausenburger 1974 : Historische französische Phonologie aus generativer Sicht, Tübingen.

Kramer, Johannes, 1991 : Compte-rendu de J. Herman, Du latin aux langues romanes, Tübingen, 1990, ZRPh 107, 604-611.

Labov, William, 1976 : Sociolinguistique, Paris.

Löfstedt, Bengt, 1961 : Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze, Stockholm.

---, 1982 : "Rückschau und Aufblick auf die vulgärlateinischen

Forschung", ANRW 2 29/1, 453-479.

Lüdtke, Helmut, 1956 : Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus, Berne.

Marrou, Henri, 1958 : Saint Augustin et la fin de la culture antique (4), Paris.

---, 1977 : Décadence romaine ou antiquité tardive ?, Paris.

Martinet, André, 1955 : L'économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique, Berne.

---, 1989 : Fonction et dynamique des langues, Paris.

Mc Kitterick, Rosamond, 1989 : The Carolingians and the Written Word, Cambridge.

Ménard, Philippe, 1988 : Syntaxe de l'ancien français, Bordeaux.

Mihaescu H., 1978 : La langue latine du Sud-Est de l'Europe, Paris.

Moignet, Gérard, 1973 : Grammaire de l'ancien français, Paris.

---, 1959 : Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français, Paris.

Norberg, Dag, 1966 : "A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?", Annales ESC 21, 346-356.

Piétri, Charles, 1976 : Roma Christiana (2 vol.), Rome, 1976.

Riché, Pierre, 1962 : Education et culture en Occident barbare (6e-8e s.), Paris.

Riché, Pierre, 1979 : Ecoles et enseignement dans le haut Moyen Age, Paris.

Richter, Michael, 1983 : "A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée", Annales ESC 38, 439-448.

Seeck, Otto, 1895 : Geschichte des Untergangs der römischen Welt (t.1), Berlin.

Skutsch, F., 1892 : Plautinisches und Romanisches, Leipzig.

Stefanini, Jean, 1962 : La voix pronominale en ancien et en moyen français, Aix-en-Provence.

Straka, Georges, 1954 : "Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire", RLR 71, 247-307.

Väänänen, Veikko, 1982 : "Le problème de la diversification du latin", ANRW 2 29/1, 481-505.

Van Uytfanghe, Marc, 1976 : "Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français", *Romanica Gandensia* 16, 5-89.

Werner, Karl, 1992 : "La place du VIIe siècle dans l'évolution politique et institutionnelle de la Gaule franque" in Fontaine, J. et Hillgarth, J.N., éd., *The Seventh Century, Change and Continuity*, Londres, Warburg Institute, 173-211.

Wolfram, Herwig, 1990 : *Histoire des Goths*, Paris (éd. all. 1979).

Wright, Roger, 1982 : *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool.

---, 1991 : *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres et New-York.

Wuest, Jakob, 1979 : *La dialectalisation de la galloromania. Problèmes phonologiques*, Berne.

Zimmermann, Michel, 1992 : *Culture et politique aux origines de*

la Catalogne (9e-12e s.), Thèse soutenue à Toulouse-II.

Toulouse 14 9 92

Michel BANNIARD,
Professeur à l'Université
de Toulouse-II
M. BANNIARD
Professeur à l'Université
de Toulouse-II

La Palombière
57, route d'Espagne
31100 - TOULOUSE

Lecture du 17/9/94 -ESF - Mérida

**Conflits et compromis langagiers en Occident latin : de la
crise culturelle à l'invention linguistique (IIIe-Xe
siècle).**

1 - Histoire culturelle et histoire langagière.

Comment décrire le passage de l'unité culturelle et
langagière latines à la diversité romane ? Les
travaux récents ont mis en place une procédure
d'enquête qui repose sur la sociolinguistique

rétrospective.

2 - Conflits et compromis (IIIe-VIIe siècle).

Les résultats solides de ces travaux établissent la longue vie d'une communication latine générale, qui continue de fonctionner jusqu'au VIIIe siècle inclus. Les échanges langagiers et informatifs demeurent vivaces entre litterati et illitterati, au prix de compromis langagiers qui sont le fruit de conflits initiaux entre les exigences de la culture et de la langue des locuteurs cultivés et les besoins et les moyens des locuteurs/auditeurs populaires.

3 - Crises et inventions (VIIIe-Xe s.).

Ces compromis sont rompus à partir de l'époque carolingienne. Dès lors, par un double mouvement de repoussoir réciproque, les litterati et les illitterati renoncent à se référer une norme langagière commune et engagé, les uns le latin tardif dans le devenir d'une langue artificielle, les autres le protoroman dans la voie de destinées autonomes.

4 - Interférences culturelles et langagières.

Cette analyse de la communication conduit à proposer de nouveaux modèles en linguistique diachronique, fondés non plus sur une trop arbitraire division binaire des locuteurs (savants/ vulgaires), mais sur le concept d'une reconstruction collective des énoncés à la faveur de l'émergence de formes marquées.

ELEMENTS DE REFERENCE

Banniard, Michel, 1989 : *Genèse culturelle de l'Europe*, Paris, 1989 (trad. all., 1993 ; ital., 1994).

----, 1992 : "Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin", Paris.

---, 1993 : Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie, in *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, t. 88, p. 139-162.

----, 1994 : "Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIIIe siècle", in Actes du colloque Charles Martel et son temps (Francfort 1992), Beihefte der Francia, t. 37, p. 171-190.

Bonfante, Giuliano, 1983 : "La lingua latina parlata nell'età imperiale", ANRW (Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt) 2 29/1, 413-452.

Delbouille, Maurice, 1966 : "Réflexions sur la genèse phonétique des parlers romans", Cahiers F. de Saussure 23, 17-31.

---, 1972 : "Tradition latine et naissance des littératures romanes, in Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters 1, Heidelberg, 3-56 ; "La formation de la langue littéraire et les premiers textes", ib., 560-622.

Hofmann, J.B., Szantyr, A., 1965 : Lateinische Syntax und Stilistik, Munich.

Hofmann, J.B., 1952 : Lateinisches Umgangssprache, Heidelberg.

Löfstedt, Einar, 1959 : Late Latin, Oslo.

Fontaine, Jacques, 1968 : Aspects et problèmes de la prose d'art latine au IIIe siècle, la genèse des styles latins chrétiens, Turin.

Fouché, Pierre, 1969 : Phonétique historique du français, t. 2, Les voyelles (2), Paris.

---, 1961 : Phonétique historique du français, t. 3, Les consonnes, Paris.

Heinzelmann, Martin, 1990 : "Studia sanctorum. Education,

Milieux d'instruction et valeurs éducatives dans l'hagiographie en Gaule jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne", in Mélanges P. Riché, Haut Moyen Age, Culture, Education et Société, Paris.

Herman, Jozseph, 1983 : "La langue latine dans la Gaule romaine", ANRW 2 29/1, 1045-1060.

---, 1990 : Du latin aux langues romanes, Etudes de linguistique historique réunies par S. Kiss, Tübingen.

Labov, William, 1976 : Sociolinguistique, Paris.

Löfstedt, Bengt, 1961 : Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze, Stockholm.

---, 1982 : "Rückschau und Aufblick auf die vulgärlateinischen Forschung", ANRW 2 29/1, 453-479.

Mc Kitterick, Rosamond, 1989 : The Carolingians and the Written Word, Cambridge.

Ménard, Philippe, 1988 : Syntaxe de l'ancien français, Bordeaux.

Norberg, Dag, 1966 : "A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule ?", Annales ESC 21, 346-356.

Riché, Pierre, 1962 : Education et culture en Occident barbare

(6e-8e s.), Paris.

---, 1979 : Ecoles et enseignement dans le haut Moyen Age, Paris.

Richter, Michael, 1983 : "A quelle époque a-t-on cessé de parler latin ? A propos d'une question mal posée", Annales ESC 38, 439-448.

Straka, Georges, 1954 : "Observations sur la chronologie et les dates de quelques modifications phonétiques en roman et en français pré-littéraire", RLR 71, 247-307.

Väänänen, Veikko, 1982 : "Le problème de la diversification du latin", ANRW 2 29/1, 481-505.

Van Uytfanghe, Marc, 1976 : "Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français", Romanica Gandensia 16, 5-89.

Wright, Roger, 1982 : Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France, Liverpool.

---, 1991 : Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages, Londres et New-York.

Wuest, Jakob, 1979 : La dialectalisation de la galloromania.

Problèmes phonologiques, Berne.

Zimmermann, Michel, 1992 : Culture et politique aux origines de la Catalogne (9e-12e s.), Thèse soutenue à Toulouse-II.